LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
30, rue Muller, 30
PARIS-XVIII.

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

PREMIÈRE ANNEE. — N° 1 | DIX CENTIMES | JEUDI 13 AVRIL 1905

AUX ANARCHISTES !

L'heure nous paraît venue de jeter dans la circulation un organe anarchiste. Peut-être nous trompons-nous.

Rompre tout à coup avec les idées reçues dans l'humanité. Ne pas être l'opportuniste qui les suit, ni l'idéaliste qui bâtit dans l'île de Salente ou dans le pays de l'Utopie ; vouloir se vivre et avoir l'orgueil de vouloir se vivre, non dans des caprices de fou ou de névrosé, mais en se mettant d'accord avec les connaissances scientifiques actuelles, la meilleure hygiène, la meilleure économie : cela peut paraître encore une œuvre prématurée.

Nous ne sommes pas des libertaires, des libératres. Un homme a dit : « La liberté de l'homme peut aller jusqu'où va sa puissance, ce qui ne veut pas dire qu'il ait raison de le faire. »

C'est ce que nous pensons.

De tout côté, à tout moment, dans le « milieu révolutionnaire », on entend ces mots : « Je suis bien libre. » Libre de vider force verres d'absinthe ou d'alcool, libre de violenter son prochain, libre de travailler dix ou douze heures ou d'abrutir son esprit ; libre d'être fainéant, d'être gendarme ou d'être rentier, si on en a la puissance ?

Il s'agit de savoir si cette liberté et cette puissance, correspondent avec le plus grand développement de l'individualité humaine.

Nous ne voulons pas diminuer la liberté de l'individu puisque nous travaillons au contraire à augmenter sa faculté de puissance, mais nous voulons qu'à tout moment l'homme soit maître de lui, soit de force à envisager la minute présente et les minutes à venir.

Nous désirons que l'homme se considère comme une machine dont il doit retirer le maximum de travail, c'est à dire de jouissance. Qu'on le sache bien, le mécanicien qui brûle sa chaudière pour arriver à l'étape fait son dernier voyage.

Que les hommes aient la liberté de tout faire mais qu'ils sachent où les conduit chaque liberté et que seulement après avoir pesé le pour et le contre, ils se décident à agir.

Traçons dans notre cerveau, en lignes assez précises, non définitives pourtant, le croquis de l'existence que nous voulons vivre et entrons en lutte immédiate avec les forces adverses.

Disons-nous bien que détruire la Bastille est œuvre médiocre, si l'on conserve en soi l'idée de vindicte qui la fera reconstruire, style moderne pourtant ; que l'autorité qui émane d'un seul n'est pas plus dangereuse que celle qui émane d'une aristocratie ou d'une démocratie. Le czarisme ou la république sont pour nous des gouvernements équivalents. La liberté d'un peuple est l'échelle qui montre la mentalité des individus qui le composent et non pas la forme de l'Etat.

La lutte que nous entreprenons est une lutte contre les individus, ce n'est pas contre le Gouvernement ou les élus que nous luttons, c'est puéril, c'est contre les électeurs ; ainsi procèderons-nous dans tout ordre d'idée.

Oui, c'est contre le mouton, le mouton de Panurge, que nous nous tournons, contre l'homme qui vote, qui se syndique, qui se marie ; dont tous les pas, tous les gestes sont tracés, non par son expérience, ni même celle de ses amis ou d'individus ayant intérêts parallèles, mais par l'autorité religieuse, patronale, syndicale, gouvernementale, c'est à dire par la synthèse de leur ignorance particulière.

Nous sommes anarchistes : c'est à dire contre toute autorité subjective d'où qu'elle vienne, et nous ne supportons l'autorité objective qu'à notre corps défendant.

L'idée de dieu, d'honneur, de patrie, les lois, les réglements, sont des autorités subjectives, c'est l'ignorance en leur portant la force des peuples, qui les rend objectives, c'est donc contre elle que nous lutterons.

Aujourd'hui et non demain, à la minute présente, se forme un monde anarchiste, composé d'individus qui n'obéissent qu'à la force objective.

On a laissé courir ce lieu commun : « Il n'y a que les anarchistes qui sont morts pour la Cause qui l'étaient véritablement. » Il y a ceux qui vivent, ceux qu'ils veulent vivre encore et plus, en lutte pour le plus grand développement de leur individualité.

Les réformistes, les socialistes, les révolutionnaires avant tout, les opportunistes, les idéalistes, les briseurs de mur à coups de tête, n'auront pas place ici.

Cette feuille désire être le point de contact entre ceux qui, à travers le monde, vivent en anarchistes, sous la seule autorité de l'expérience et du libre examen.

Lettre d'un naïf à un malin

On nous communique copie d'une lettre adressée à Etienne, président du Conseil des ministres. Quoique l'auteur nous semble d'une naïveté peu en rapport avec notre feuille, nous l'insérons, pensant qu'elle pourra intéresser nos lecteurs.

Paris, le 8 avril 1905.

Monsieur le Président du Conseil,

Depuis quelques jours, je ne peux ouvrir un journal sans voir parler de la venue, en France, de M. Alphonse Capet, remplissant les fonctions inutiles et dangereuses de roi, dans ce pays arriéré qu'est l'Espagne.

J'ai cru, tout d'abord, à un de ces changements de Direction du journal ; accident assez coutumier d'ailleurs et qui produit un virement d'opinion aussi rapide qu'un changement de chaussettes. Je pris successivement, pour plus ample informé, toutes les feuilles démocratiques.

Hélas ! toutes exultaient, jusqu'à la Petite République, organe socialiste ! Cette dernière même renchérissait et osait raconter avee détails les prétendus frais auxquels consentirait le gouvernement républicain, parlait de l'embellissement de l'avenue de l'Opéra pour l'arrivée de ce tyranneau.

La voilà bien la conspiration royaliste dont on vient de découvrir les formidables machinations... Et le voyage de ce rejeton de Capet devait certainement donner le signal d'une manifestation pour restaurer Philippe Capet.

Mais je connais votre républicanisme. Lors des dernières élections, j'étais membre du Comité qui a eu l'honneur de présenter votre candidature et de la faire réussir, j'ai entendu vos protestations démocratiques. Je sais avec quelle chaleur discrète vous rappeliez les heures de la grande Révolution. Aussi je ne doute pas que vous n'agissiez en ferme républicain.

Vous me permettrez de vous donner un conseil. Il n'y a, je crois, qu'un seul moyen efficace et républicain. Sitôt que cet individu mettra les pieds sur la terre française, le faire saisir par deux gendarmes, ainsi que ses complices et tous ceux de sa famille, et les incarcérer soigneusement.

De l'autre côté des Pyrénées le peuple se débrouillera sans nul doute et nous n'aurons qu'à livrer le roi à la Convention espagnole qui saura suivre le mémorable exemple donné par la Convention française et jettera sa tête à la face des tyrans de tous les pays.

C'est la mission de la République de détruire les rois afin de devenir universelle.

Croyez, Monsieur le Président du Conseil, à la force de mes sentiments respectueux.

A vous et à la République.

Jean DURANTEAU.

Evidemment dans un pays d'éducation républicaine, des gens de cette mentalité ne doivent pas manquer. Les anarchistes n'ont qu'à regarder faire. les républicains anticléricaux vont nettoyer ce tyran sanguinaire et inquisitorial.

Nous nous permettons tout de même demanifester un doute. Si un citoyen français n'applique pas lui-même la loi qui exclut tous les Capets du territoire français, nous ne pensons pas que ce soit le républicain Etienne qui se chargera de son application.

GROS JEAN... COMME DEVANT

Enfin l'heure est venue. Nous nous séparons. Sérieusement. Sans rire. La république et les républicains commencent à appliquer, après réflexion, le programme de 1869.

Quelle veine, pour les ouvriers, nous n'avons plus qu'à dormir sur nos deux oreilles, opération assez délicate d'ailleurs.

Qui viendra nier maintenant que les députés socialistes ne servent à quelque chose. N'est-ce pas leur projet qui a fait prime sur le marché des lois.

On veut donner une petite retraite à ces ouvriers du confessionnal, à ces marchands de messe, comme à tous les fonctionnaires inutiles dont la sinécure est supprimée.

Il n'y a qu'à ces bougres d'ouvriers à qui l'on ne saurait donner à manger le travail fini. Plus de boulot, plus de pain.

Tout le monde sait cela. Les curés et toute la gent cléricale étaient payés par le gouvernement et par conséquent vivaient aux frais de la société française, ou plutôt aux frais des travailleurs de cette dite société. Et après la séparation, est-ce que Messieurs les Curés, les Evêques, vont se mettre à travailler, à produire ?

Non, certainement ! Ils vont continuer à vendre leurs mômeries, à égrener leurs chapelets, à peloter fillettes et garçons, à vendre des parts de Paradis.

Qui donc leur donnera à manger, qui les vêtira, qui les logera ? Car ces prêcheurs de continence mangent, boivent, vivent bien. Qui donc ?

Les riches, les gouvernants, les gros industriels et les gros commerçants, Madame Jaurès et Madame Loubet, afin qu'ils continuent leur rôle d'abrutissement et prêchent la résignation aux ouvriers.

Mais les riches et tous les précédents nommés ne prennent leur moyen de vivre, leur fortune que du travail des ouvriers, ce qu'ils donnent vient donc des travailleurs... Alors quoi, comme avant, les ouvriers travailleront pour nourrir la clique de prêtres, et les engraisseront tous dans la fainéantise.

Se serait-on moqué de nous ?

Oui, mon vieux Jacques Bonhomme, on t'a encore roulé comme on te roulera toujours, tant que tu ne voudras pas toi-même, d'un geste brusque séparer les gens qui travaillent des fainéants, les gens utiles des gens inutiles.

Et alors, mon ami, il n'y aura pas que les prêtres à casser à gages, et à chasser à coups de pied au cul.

Ce serait la vraie séparation.

Jacques GRINCHEUX.

Les CAMARADES que cette feuille intéressera l'aideront par tous les moyens. En la propageant. En la vendant. En l'aidant à vivre.

Il est nécessaire qu'elle vive de l'effort de ceux à qui elle plait.

Chiquenaudes et *Croquignoles*

Salariés.

O le joli propos socialiste que signale le Journal de Rouen *du 28 mars et qu'il n'est pas trop tard pour jeter à la postérité.*

Après une bataille, lors du congrès d'unité socialiste, notre ami Jaurès monte à la tribune et dit :

« Je demande au Congrès d'accepter nos excuses pour cet incident provoqué par deux de nos salariés. »

Il n'y a pas à dire, Jaurès a toujours le mot exact. Patrons et salariés, berger et troupeau ; comme cela dessine bien les roublards et les sincères du socialisme.

—o—

A la branche française.

L'Association internationale antimilitariste envoie une circulaire à la branche française *afin de réunir un congrès des sections françaises.*

Ainsi en a décidé le Comité national.

Ce Congrès se réunirait lors des fêtes de Pâques.

Il y aura aussi un congrès national des sections belges. hollandaises, etc.

Veuillons croire que de tout ce nationalisme il sortira des rapports internationalistes, mais ...anarchistes ... cela nous étonnerait.

—o—

Ne touchons pas aux morts.

» *J'ai le devoir de défendre un autre homme* parce qu'il est mort, *et parce je l'aimais.» Lucien Descaves.* — Temps Nouveaux.

La première raison semble baroque. Tant de vivants sont à défendre.

—o—

Capital et armée.

Avec quelque candeur, certains paraissent s'étonner de la présence d'un grand nombre d'officiers à la bataille entre les camarades cambrioleurs et les capitalistes cambrioleurs, bataille qui avait lieu dans la ville d'Amiens.

Il serait plutôt étonnant d'avoir à signaler leur absence.

L'armée est au service du capital. Inutile, poids mort, elle serait à détruire. Nuisible, il faut hâter la besogne.

—o—

Ni trop tôt, ni trop tard.

Ch. Malato qui a le sens de la foule et qui ne vit pas dans les nuages de la spéculation, voit toujours devant lui Montjuich, la Mano-Negra, Alcala del Valle. Il a des cauchemars et l'arrivée d'Alphonse l'empêche de dormir. Il faut agir... Mais avec circonspection, ni trop tôt, ni trop tard. Etre prêt. Et ce roi bourreau n'a qu'à bien se tenir... Le petit brochet d'Espagne n'a rien à faire ici, passe encore le gros turbot d'Angleterre, c'est un roi constitutionnel... Des meetings à l'heure voulue, des placards bien disposés, des affiches... Que Malato ne s'inquiète pas, le Comité alphonsiste prépare un plan d'affiches.

Ceux qui veulent agir savent ce qu'ils ont à faire.

—o—

Complot !

La chose est sérieuse... Un complot menaçait notre république. Sans la perspicacité de d'aucuns, dire que nous aurions pu changer de maîtres.

Et c'est la gueule de Victor Napoléon ou celle du petit Philippe qui se serait profilée à l'Elysée au lieu et place de celle de Loubet.

Nous l'avons échappé belle... C'est à avoir froid dans le dos. Du coup, notre chemise y passait, je parle pour ceux qui ont les moyens d'en porter une.

« Enfin, il y aurait eu du bon, me communique un ami, secrétaire du syndicat des ouvriers en bustes de plâtre. Ça aurait fait travailler l'ouvrier, ne serait-ce que pour remplacer la face grasse de la république par la bobine de Victor. »

CANDIDE.

AUX RÉSIGNÉS

Je hais les résignés !

Je hais les résignés, comme je hais les malpropres, comme je hais les fainéants.

Je hais la résignation ! Je hais la malpropreté, je hais l'inaction.

Je plains le malade courbé sous quelque fièvre maligne ; je hais le malade imaginaire qu'un peu de volonté remettrait droit.

Je plains l'homme enchaîné, entouré de gardiens, écrasé du poids du fer et du nombre.

Je hais les soldats que courbe de poids d'un galon ou de trois étoiles ; les travailleurs que courbe le poids du capital.

J'aime l'homme qui dit ce qu'il sent où qu'il se trouve ; je hais le votard à la conquête perpétuelle d'une majorité.

J'aime le savant écrasé sous le poids des recherches scientifiques ; je hais l'individu qui courbe son corps sous le poids d'une puissance inconnue, d'un X quelconque, d'un Dieu.

Je hais, dis-je, tous ceux qui, cédant à autrui par peur, par résignation une part de leur puissance d'homme non seulement s'écrasent mais m'écrasent, moi, ceux que j'aime, du poids de leur concours affreux ou de leur nertie idiote.

Je les hais, oui, je les hais, car moi je le sens, je ne me courbe pas sous le galon de l'officier, l'écharpe du maire, l'or du capitaiste, les morales ou les religions, il y a longtemps que je sais que tout cela n'est que hochets que l'on brise comme verre... Je me courbe sous le poids de la résignation d'autrui. O je hais la résignation !

J'aime la Vie.

Je veux vivre, non mesquinement comme ceux qui ne satisfont qu'une part de leurs muscles, de leurs nerfs mais largement en satisfaisant les muscles des faciaux tout aussi bien que ceux des mollets, la masse de mes reins comme celle de mon cerveau.

Je ne veux pas troquer une part de maintenant pour une part fictive de demain, je ne veux céder rien du présent pour le vent de l'avenir.

Je ne veux rien courber de moi sous les mots Patrie — Dieu — Honneur. Je sais trop le vide de ces mots : spectres religieux et laïques.

Je me moque des retraites, des paradis, sous l'espoir desquels tiennent résignés, religions et capital.

Je ris, de ceux qui accumulent pour leur vieillesse se privent en leur jeunesse ; de ceux qui pour manger à soixante jeûnent à vingt ans.

Moi, je veux manger lorsque j'ai les dents fortes pour déchirer et broyer les viandes saines et les fruits succulents, lorsque les sucs de mon estomac digèrent sans aucun trouble ; je veux boire à ma soif les liquides rafraîchissants ou toniques.

Je veux aimer les femmes, ou la femme selon qu'il conviendra à nos désirs communs et je ne veux pas me résigner à la famille, à la loi, au Code, nul n'a droit sur nos corps. Tu veux, je veux. Moquons-nous de la famille, de la loi, antique forme de la résignation.

Mais ce n'est pas tout : je veux, puisque j'ai des yeux, des oreilles, d'autres sens que le boire, le manger, l'amour sexuel, jouir sous d'autres formes. Je veux voir les belles sculptures, les belles peintures, admirer Rodin ou Manet. Je veux entendre les meilleurs opéras jour de Beethoven ou de Wagner. Je veux connaître les classiques en la Comédie, feuilleter le bagage littéraire artistique qu'ont légué les hommes passés aux hommes présents ou mieux feuilleter l'œuvre toujours et à jamais inachevée de l'humanité.

Je veux de la joie pour moi, pour la compagne choisie, pour les enfants, pour les amis. Je veux un home où se puissent reposer agréablement mes yeux après le labeur fini.

Car je veux la joie du labeur aussi, cette joie saine, cette joie forte. Je veux que mes bras manient le rabot, le marteau, la bêche ou la faux.

Que les muscles se développent, que la cage thoracique s'élargisse à des mouvements puissants, utiles et raisonnés.

Je veux être utile, je veux que nous soyions utiles. Je veux être utile à mon voisin et je veux que mon voisin me soit utile. Je désire que nous œuvrions beaucoup car je suis insatiable de jouissance. Et c'est parce que je veux jouir que je ne suis pas résigné.

Oui, oui, je veux produire, mais je veux jouir ; je veux pétrir la pâte, mais manger du meilleur pain ; faire la vendange, mais boire du meilleur vin ; construire la maison, mais habiter des meilleurs appartements ; faire les meubles, mais posséder l'utile voire le beau ; je veux faire des théâtres, mais assez vastes pour y loger les miens et moi.

Je veux coopérer à produire, mais je veux coopérer à consommer.

Que les uns rêvent de produire pour d'autres à qui ils laisseront, ô ironie, le meilleur de leurs efforts, pour moi je veux, groupé librement, produire, mais consommer.

Résignés, regardez, je crache sur vos idoles ; je crache sur Dieu, je crache sur la Patrie, je crache sur le Christ, je crache sur les Drapeaux, je crache sur le Capital et sur le Veau d'or, je crache sur les Lois et sur les Codes, sur les Symboles et les Religions : ce sont des hochets, je m'en moque, je m'en ris...

Ils ne ne sont rien que par vous, quittez-les et ils se brisent en miettes.

Vous êtes donc une force, ô résignés, de ces forces qui s'ignorent mais qui n'en sont pas moins des forces et je ne peux pas cracher sur vous, je ne peux que vous haïr... ou vous aimer.

Par dessus tous mes désirs, j'ai celui de vous voir secouer votre résignation, dans un réveil terrible de Vie.

Il n'y a pas de Paradis futur, il n'y a pas d'avenir, il n'y a que le présent.

Vivons nous !

Vivons ! La Résignation, c'est la mort.

La Révolte, c'est la Vie.

Albert LIBERTAD.

BRISONS QUAND MÊME

Je me souviens d'un mien collègue qui pris d'un zèle intempestif aida à choir l'immense christ de plâtre de sa classe, lequel eut même la mauvaise grâce de lui érafler l'épaule en tombant.

Le Conseil municipal s'en émut. On était certain que le christ tombé était solidement accroché et qu'à moins d'un miracle... Mais ces gens pratiques ne croyaient plus à ces légendes. Le christ n° 1 s'étant brisé dans sa chute, on vota le crédit nécessaire à l'acquisition d'un autre. L'iconoclaste reçut une semonce avec l'assurance que le n° 2 ne tomberait jamais de lui-même sur la tête de l'instituteur. En plus de cet avertissement, mon collègue s'en alla mélancoliquement à l'autre bout du département, méditer sur la façon de faire pénétrer la vérité chez nos entêtés paysans.

Un fait similaire vient de se produire près de Brest. Des instituteurs accusés d'avoir chanté la Carmagnole et brisé l'image du crucifié dans leur classe, se sont vus poursuivre à coups de pierres et de révolver par les paysans.

Je ne m'étonnerais pas outre mesure de ce fait, si les paysans employaient la même méthode envers ceux qui les violentent.

Mais les mêmes paysans se laissent faire impunément lorsque se présentent des réalités autrement graves pour eux.

Que l'huissier vienne s'emparer des meubles, les chasser de la ferme où ils ont vécus des années, et ils inclinent la tête. Que le propriétaire empôche le meilleur du fruit de leur travail et ils acquiescent. Que le service militaire enlève l'aide précieuse du fils aîné, et le père suit les conscrits de cabaret en cabaret. Que le percepteur présente impitoyable la feuille des contributions, et dociles ils vident le fond du bas de laine dans les caisses de l'Etat. Que les journées de prestations soient fixées à telle date, et le paysan laisse la moisson à faucher, ou l'herbe à faner.

Alors que signifient ces coups de révolver, cette poursuite des paysans contre les hommes qui ont renversé un emblême, qui ont travaillé à détruire en eux une fiction. Sont-ils donc si attachés à cette fiction? Non. Leur croyance au christ est vague et imprécise. C'est une habitude.

Ils ne s'attaquent qu'à l'homme qui veut rompre et les faire rompre avec cette seconde nature, si préjudiciable leur soit-elle.

A qui leur parlera de révolte contre l'huissier, contre le propriétaire, contre l'état, ils jetteront d'abord des pierres...

...N'importe, la réflexion peut amener ces hommes à une idée plus exacte de ce que valent les habitudes qui les écrasent et tâchons qu'alors ils défendent la vérité, leurs intérêts, avec le même Geste dont ils défendaient l'erreur et les intérêts de leurs maîtres.

Anna MAHÉ.

DE PEUPLE A PEUPLE

Il est évident que les peuples ne se ressemblent point complètement. Il existe entre eux une multitude de dissemblances qui deviennent d'autant plus marquées qu'ils sont plus éloignés les uns des autres.

A y regarder de près, chacun d'entre eux possède, outre son idiome particulier, son caractère propre, son individualité, ses particularités saillantes qui le distinguent de ses voisins et que déterminent en lui ou sa position géographique ou l'influence séculaire de ses institutions.

Il est important que toutes ces différences, toutes ces dissemblances entre les peuples, qui ne sont bonnes qu'à les séparer les uns des autres eu les jeter les uns contre les autres, soient bien précisées, bien mises en relief.

C'est de cette tâche que, jusqu'à un certain degré, peut dépendre la disparition de ces innombrables barrières plus ou moins fantaisistes, qu'il a plu aux capitalistes et aux gouvernants d'élever continuellement entre les nations, à seule fin de les mieux exploiter et dominer.

C'est d'elle que dépend surtout l'effrondrement définitif de ces idées imbéciles de « patrie » et « d'honneur national », source perpétuelle des pires crimes que la bêtise humaine érige en gloire et qui, en fin de compte, ne sont profitables qu'aux financiers et aux gouvernants.

Malheureusement, il y aura encore beaucoup à faire dans ce sens.

Les peuples ne se connaissent guère ; pour la plupart même ils s'ignorent.

Les causes de ce fait sont multiples.

Nous trouvons, en premier lieu, comme un des plus puissants facteurs de cette ignorance l'infinie diversité de nos moyens d'expression.

Combien, d'entre nous, connaissent, par exemple, le chinois ou l'indien, que parlent un nombre d'habitants égal ou double de la population de l'Europe entière ?

Combien, d'entre nous connaissent, je ne dis plus le siamois ou le turc, mais même l'idiome des peuples qui nous sont les plus proches, dont à peine la langue diffère de la nôtre ?

C'est que, cette différence, si minime, si insignifiante qu'elle soit, est encore un obstacle presque insurmontable, tant la connaissance approfondie d'une langue étrangère est chose difficile.

Il est certain que, de même que chaque individu, tout peuple s'imprègne à son insu de l'atmosphère qui l'entoure, qui l'étreint dès sa formation ; il devient de la sorte le fruit du milieu où il vit, et dont il subit de gré ou de force l'influence journalière et prépondérante.

Chaque peuple possède donc une physionomie, une individualité particulière qui l'isole des autres en l'adaptant à un milieu limité..

Il serait facile de distinguer, au sein de cette œuvre d'isolement, de cette influence ambiante, la part de la nature de celle du travail humain.

L'influence du climat, la différence des positions géographiques, certains besoins matériels plus ou moins faciles à satisfaire créent aux peuples des caractères différents.

Des circonstances impossibles à déterminer d'avance lui en imposent d'autres, en le contraignant à subir l'action de telle ou telle caste, de telle ou telle institution.

Et ainsi, soumis continuellement à l'action combinée de ces deux facteurs, « la nature et l'homme », chaque peuple se transforme et acquiert finalement sa physionomie distincte.

Est-il possible d'enrayer cette transformation, et jusqu'à quel point ?

Nous venons de voir qu'indépendamment de toute action, les peuples (ou groupement en un endroit de plusieurs individus) subissent même contre leur gré, l'influence de la nature ambiante. Cette dissemblance semble devoir persister toujours et il paraît impossible de la faire disparaître, parce qu'elle est l'œuvre de la nature.

Mais outre cette influence de la nature, il y a surtout l'arbitraire de l'homme, ou de certaines catégories d'hommes qui influent puissamment sur les peuples.

C'est cette dernière influence qui est surtout funeste au développement normal et paisible de la société humaine. C'est elle qui la trouble continuellement et en désagrège les divers éléments ; c'est elle qui donna naissance à ces stupides groupements d'hommes en différentes nationalités et en classes distinctes, en exploiteurs et en exploités, en gouvernants et en gouvernés, en alliés et en ennemis, en sémites et en antisémites, etc.

C'est cette influence qu'il faut, par tous les moyens, combattre et détruire. Et cette œuvre de destruction sera plus avancée, à mesure que les peuples s'ignoreront moins.

Faire connaître les peuples les uns aux autres, voilà donc un travail fécond qui s'impose à tous ceux dont les efforts tendent à libérer les hommes de toute contrainte de nature à gêner la pleine liberté de leurs mouvements.

Dikran ELMASSIAN.

Les CAMARADES que cette feuille interessera, enverront le plus vite possible un abonnement, selon leurs moyens.

Cela diminue le rôle des intermédiaires bourgeois dans nos relations.

Si l'ANARCHIE intéresse qu'elle vive par elle même.

L'ACCORD !?

SOCIALISME & SYNDICALISME

On a beaucoup dit que la classe ouvrière se désintéressait de l'action parlementaire. Je ne crois pas à l'explication. Jamais l'ensemble de la classe ouvrière n'a eu plus d'enthousiasme, d'élan, de confiance et d'espérance.

Si la Confédération du travail veut élargir son action, elle ne le pourra qu'en harmonisant **l'action politique et l'action syndicale,** et non pas en les opposant l'une à l'autre. La Révolution sociale est une œuvre longue, dure, lente, qui exige la coordination de toutes les forces et non pas leur rivalité. (Vifs applaudissements.)

Déjà, entre les représentants politiques et les représentants économiques du prolétariat, il y a cette croyance commune : c'est que *tous* sont partisans des réformes — et ils *les* réclament pour les obtenir. C'est une grande nouveauté.

La Confédération du travail, qu'a-t-elle inscrit à son ordre du jour ? **La journée de huit heures, c'est à dire une réforme qui n'entraîne pas par soi la disparition du régime capitaliste.**

Vous avez dit du Parlement des choses contradictoires. Tantôt vous exagérez son action, tantôt vous la réduisez arbitrairement. Personne ne peut savoir jusqu'où l'action parlementaire peut aller.

Comment pouvez-vous dire que ce n'est pas par la législation que le prolétariat installera son *pouvoir souverain, à la condition bien entendu qu'elle* correspondra à un organisme ouvrier de production et de gestion ? Votre Parlement sera communiste dans une société communiste. Ne l'affaiblissez pas, ne le discréditez pas, mais préparez dans le pays le foyer dont la chaleur ira l'actionner.

Discours de M. Jaurès au Congrès de Rouen, le mardi 28 mars (*Petite République* du 29 mars.)

COMITÉ ALPHONSISTE

Sur l'initiative d'une demi-douzaine de camarades de la C. G. T., de la A. I. A. T., les leaders de ces associations et des *individualités révolutionnaires* se sont réunis, afin que l'*agitation* contre le voyage de Monsieur Alphonse *révéte l'ampleur désirable.*

La réunion a eu lieu dans les bas-fonds d'une boutique de marchand de vins (l'arrière-boutique ne suffisait pas). Une grève importante avait retenu un des initiateurs.

Nous avions revêtu l'habit de circonstance, celui de conspirateurs ; nous prenions des airs graves et tragiques. La lumière douteuse dans cette cave, entre de vieux bahuts, donnait la patine convenable à nos visages. Seules, quelques dames qui devaient être libertaires puisqu'elles fumaient, égayaient tant soit peu la réunion des fusées de leur esprit.

... L'heure sonna de parler sérieusement. On envisagea tous les moyens pour empêcher ce monsieur de Madrid de traverser les Pyrénées. Force projets furent élaborés : Meetings révolutionnaires, manifestes révolutionnaires, affiches révolutionnaires... mais pour tout cela manquait le nerf, on décida de faire appel à la bourse révolutionnaire. Pour ce, il fut dressé une maquette de liste de souscriptions. Puis créé immédiatement par les personnes présentes le *Comité Alphonsiste.*

Sitôt formés en comité, nous décidâmes de ne prêter aucune attention à toute agitation qui serait faite en dehors de notre cercle, et prêts à agir révolutionnairement, nous nous promîmes de nous retrouver, dès convocation de notre secrétaire, afin de mieux examiner la situation.

Nous allâmes nous coucher après des *saluts révolutionnaires.*

L'Alphonse d'Espagne n'a qu'à bien se tenir.

RÉDAN.

L'HYPOTHÈSE DIEU

Les neuf dixièmes des individus n'osent envisager en toute tranquillité la discussion de l'hypothèse Dieu ; ils errent dans le trouble, l'incertitude et la peur dès que leurs pensées touchent à ce sujet.

Il est pourtant nécessaire de se former un raisonnement sur ce point de départ de toute idée, de toute philosophie.

Toutes les croyances en cette hypothèse viennent de cette idée : « Il ne peut y avoir d'œuvre sans qu'un ouvrier l'ait faite, donc tout ce qui existe a forcément été fait par un créateur. »

L'ouvrier ne crée pas l'œuvre, il en prend

les éléments à droite et à gauche. Il transforme de la matière. Jamais, nous n'avons vu créer. Nous ne pouvons concevoir la création. La notion d'un créateur nous échappe ou ne nous vient que par une suggestion spéciale. Nos observations nous montrent la matière et ses transformations successives.

En effet, il suffit d'avoir un peu réfléchi dans un sens scientifique pour pouvoir affirmer : 1° Que la substance a toujours existé et existera toujours car rien ne se perd et rien ne se crée, tout se transforme ; 2° Que cette substance est, que nous la percevons par les forces nommées ordinairement propriétés des corps.

Quand on voit ensuite comment la matière dite organisée s'est transformée sur la terre de la substance protoplasmique à l'humanité actuelle, on en conclut bien vite que l'hypothèse Dieu est absurde, inutile et ne peut être venue que de l'ignorance.

Le dieu représenté dans la plupart des religions est des plus grotesques. Il est bon et tout puissant : il laisse souffrir depuis des siècles des millions d'hommes et il bâtit un enfer pour les rattraper à leur mort.

Type comique, il est omnipotent et il se laisse insulter, il veut que tout le monde croie en lui et il ne révèle son existence autrement que par des légendes ne prouvant rien.

L'âme, c'est, tout simplement, la pensée, on comprend facilement qu'elle ne peut survivre au corps, n'étant que le reflet des énergies de ce corps. En effet, il suffit de modifier un centre nerveux pour qu'elle se modifie instantanément.

Après avoir réfléchi logiquement à tout cela, on arrive forcément à rejeter toutes les idées absurdes, parce que non démontrables, de dieu, de religion et de vie future et, par conséquent, a vouloir dès maintenant, par tous les moyens, « réaliser notre paradis ».

PILZ.

Lettre ouverte au professeur Brouardel

Certes, c'est avec intérêt et même avec profit que nous vous avons écouté parler de la tuberculose, montrer les ravages considérables qu'elle exerce et préconiser les mesures hygiéniques à prendre contre elle.

Cependant, il est un point sur lequel, nous étions loin d'être d'accord. Après avoir expliqué que le principal facteur de la tuberculose est constitué par les logements insalubres, et qu'il est, par conséquent, nécessaire à tous d'habiter des endroits bien pourvus d'air et de lumière, vous concluez qu'il y a lieu d'escompter que, soit le gouvernement, soient les municipalités, prendront les mesures propres à enrayer ce redoutable fléau.

Conclusion bien banale. Ne vous êtes vous donc jamais rendu compte, lors des nombreuses visites dans les milieux ouvriers, à Paris surtout, qui sont à votre avis les plus contaminés, que l'apparition et la transmission de la tuberculose sont intimement liées aux conditions économiques ? Ne croyez-vous pas ; la misère, le chômage, l'alcoolisme, la surpopulation ne soient les causes qui appauvrissent et anémient les individus, les rendant plus aptes aux atteintes de la maladie ?

Comme il est puéril d'espérer que des lois ou des décrets aient une influence sur des causes aussi sérieuses !

Ce n'est ni la contrainte ni les réglements qui amèneront les gens à prendre les soins nécessaires, mais une « éducation antituberculeuse individuelle », dont l'application immédiate nécessitera le changement des conditions actuelles de la vie autant dire la disparition de l'organisation sociale.

Considérant que les nombreux efforts faits, dans un sens louable, c'est certain, n'en demeurent pas moins infructueux, nous croyons utile de vous rappeler que c'est l'organisation actuelle de la société qui fabrique des tuberculeux que, par conséquent, si vous désirez combattre avec efficacité cette calamité, c'est contre la forme sociale que vous devez agir, afin de la transformer en une organisation nouvelle où tous auront l'air, la lumière, l'hygiène, etc., en un mot, la vie plus large et plus intense.

Nous ne pensons pas qu'un savant puisse attendre cette transformation du jeu du suffrage universel et des parlottes législatives.

André LORULOT.

Piqûres d'aiguilles

A côté des étiquettes Tabarin, des réclames diverses, des appels à Buffalo ou à la journée de huit heures, les gens tranquilles sont agacés par les petits filets du genre de ceux-ci :

De chacun selon ses forces
A chacun selon ses besoins
Voilà la logique anarchiste

La Propriété disparaissant, l'extension donnée à la science, au machinisme, centuple les richesses des hommes, des anarchistes.

Le Mariage et la Prostitution sont les deux termes d'une même opération ; l'Amour libre seul est raisonnable et beau.

Il faut être abruti
pour avoir encore l'idée
de Dieu et de Patrie

Demandez partout

L'ANARCHIE

Qui paraît tous les JEUDIS

CHIMIE & ALCHIMIE

Sortie on ne sait d'où, une brochure, à couverture rouge, bien rouge, s'est mise, depuis plus d'un mois, à courir les rues. On vous en offre à la sortie de lieux publics.

Consulté sur la valeur de ce petit manuel, je répondis : « Ceux qui désirent apprendre la chimie n'ont pas besoin de manuel de ce genre. Chez n'importe quel libraire classique, ils trouveront des traités autrement sérieux.

» La dispersion de ce livret ne peut avoir qu'un résultat. Pousser quelques jeunes gens, par la curiosité et par quelque snobisme aussi, à manipuler des matières dangereuses. Un accident malencontreux surviendra, défigurera un des apprentis amateurs et immédiatement Dame Police intervenant, chargera l'âne de tous les péchés. »

J'ai le regret d'avoir été trop bon prophète. Cinq ou six jours après mes paroles, un accident arrivait à Hilarion Didaret. Presque personne ne le connaissait. Son nom ne m'indiqua rien, mais sa figure me rappela un jeune homme qui s'était inquiété de mes cent pas devant la bourse du travail et s'était obligemment offert à me renseigner. Il me paraît un peu timide, de jolis yeux un peu naïfs. Tout porte à penser qu'il n'y a dans ses gestes qu'un jeu d'enfant curieux et un peu suggestionné par l'attrait du défendu et de l'inconnu ; mais les bombes policières de la place de la République et du Consulat russe n'ont pas trouvé de prête nom, et on va se hâter de vouloir leur donner celui de cet enfant.

Que ceux qui le connaissaient ou qui le fréquentaient se hâtent de se rappeler où il se trouvait ces soirs-là, se réunissent, le disent bien haut, afin que nulle accusation ne puisse se bâtir contre lui.

Et que d'autres profitent de cet enseignement douloureux. On ne joue pas avec le feu. La dispersion si subite et en si grand nombre de ces feuilles au dos rouge ne me dit rien qui vaille. Les indications en sont-elles bonnes ? Il ne faut pas construire de maison parce qu'il vous tombe sous la main un manuel d'architecture, mais bien plutôt chercher un manuel lorsqu'on veut construire une maison.

Si un homme veut agir en le sens dont parle le manuel, s'il a un but, il n'a pas besoin de pareils livrets pour l'instruire.

Celui qui a lancé cet opuscule me paraît bien tenir à voir faire l'ouvrage par d'autres.

Il y a chimie et alchimie.

L. A.

Lettre de Russie

Pétersbourg, 5 avril 1905.

Bien vite, je me mets à vous répondre, chers camarades, parce qu'il faut que je brûle votre lettre, quoique si chère pour moi. C'est déjà huit jours que ma liberté primitive tient à un fil, qui devient de plus en plus mince.

Toute cette semaine j'étais un peu inquiète, dans l'attente d'une visite pas trop agréable. Mais la fortune est à moi, le coup n'est pas encore porté. Et j'attrape un peu de prudence. Vous pensez que de l'excès d'oppression grandira plus d'esprit de révolte. Je le croyais aussi avant de retourner ici et ce n'est que maintenant que la réalité s'est montrée contraire.

Peut-être se joue ici le rôle de la psychologie du peuple russe, qui est très étrange à établir. Je pourrai vous donner quelques traits de cette psychologie dans un petit article pour le journal, mais vous corrigerez mon terrible franco-russe, qui devient de plus en plus russe, parce que, sans pratique, j'oublie le français.

Quant aux détails inédits, je crains de ne pouvoir vous donner rien de nouveau.

Vos journaux, je pense, ont raconté, même plus, ce qui se passait ici.

Je suis tout à fait de votre avis, il faut entrer dans chaque tête pour abattre l'idée, le sens même de l'autorité.

Regarder chacun comme individu, parler son langage, le faire marcher en marchant avec lui — c'est la libre création, c'est le travail le plus productif, quoique inaperçu.

Ne pensez pas que les camarades d'ici se laissent hypnotiser par la face de la république, pas du tout ; mais vous savez, vous même qu'on ne peut rien faire avec les gens ignorants, avec le troupeau. Et si le peuple n'est qu'un troupeau, quelque énergiques que soient ses meneurs, à quoi arrivera-t-on de bon ? Mais c'est trop triste, et voilà nous tous nous faisions trop d'illusions.

Je voudrais vous en parler plus, mais je suis pressée.

Encore un mot. Il y a quelques jours on a arrêté quelques révoltés anarchistes comme on les a nommés (ce ne sont que des socialistes révolutionnaires). On dit qu'à Paris on a arrêté 37 Russes, et que le gouvernement russe exige qu'on les rende ici. Que fera votre gouvernement !? Est-ce vrai !?

NANITCHA.

Ce qui suit a été écrit pour la « Cartilla », premier livre de lecture de l'école moderne de Barcelone. On y trouvera l'exposé du transformisme universel sous une forme accessible à tous.

L'HUMANITÉ

INTERVIEW DE SON ONCLE PAR MON NEVEU

I

Les Transformations de l'Univers

Nonc est un nom que me donne mon neveu. Nonc signifie « mon oncle ».

Nef est un nom que je donne à mon neveu. Nef signifie « neveu ».

Nef est un individu extraordinaire. Il est vieux maintenant. Il a 12 ans. Il veut tout savoir tout de suite et quand je ne lui explique pas tout, tout de suite, il m'attrape.

D'ailleurs, vous allez juger. Le voici. Ecoutez.

×

— Bonjour, Nonc.

— Bonjour, Nef.

— Dis donc, Nonc, pourquoi l'Univers existe-t-il ?

— Hein ?

— Je te demande pourquoi l'Univers existe ?

— Pourquoi n'existerait-il pas ?

— Ce n'est pas une réponse.

— En veux-tu une autre ?

— Oui.

— Zut.

— Je te croyais plus calé. N'importe qui pourrait faire une réponse pareille.

— Ecoute. Je vais te dire la vérité. Seulement tu me ficheras la paix ensuite.

— Entendu.

— L'Univers existe parce qu'il existe. Tu peux être tout à fait certain qu'il n'existerait pas s'il n'existait pas.

— Alors, Nonc, tu te contentes de constater.

— Oui, mon vieux.

— L'origine du monde ne te préoccupe pas.

— Il faudrait s'entendre sur le sens du mot « origine ». L'homme, à proprement parler, n'a jamais rien vu commencer. Il observe les transformations de la substance, c'est à dire de la matière et de l'énergie, mais jamais il ne voit *quelque chose* sortir de *rien*. Par exemple, un être qui commence continue ses ancêtres.

— Alors, suivant toi, il faut supposer que *la substance a toujours existé*.

— Oui. Et même que cette substance, tout en se transformant sans cesse, se conserve sans perte et sans augmentation.

— Mais, comment la substance peut-elle exister si elle n'a pas été créée ?

— Bêta, si tu supposes qu'elle a été créée par un créateur, qui aurait créé le créateur ?

— Je ne sais pas. C'est de la métaphysique.

— Voyons, Nef, je t'ai déjà expliqué cent fois *qu'il n'y a pas de métaphysique*. La métaphysique, d'après l'étymologie, signifie « ce qui est en dehors de la physique », c'est à dire en dehors de la réalité. Ce qui est en dehors de la réalité, ce qui est irréel, non réel, n'est pas. La métaphysique, par définition, n'est pas.

— Il y a pourtant de l'inconnu.

— Il y a d'abord du connu que tu ne connais pas. Il y a aussi de l'inconnu, c'est à dire des choses que nous ne pouvons comprendre parce que nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour nous former une opinion. En pareil cas, il est sage de ne pas avoir d'opinion, ou, tout au moins, d'en avoir une provisoire. Toutefois, en ce qui concerne les opinions provisoires, il importe d'éliminer les hypothèses purement imaginatives lorsqu'elles sont en contradiction avec les données de la science.

— Alors on peut s'occuper de l'inconnu ?

— Certainement. Les savants ne font pas autre chose. On doit s'occuper de l'inconnu, non pour en faire un prétexte à divagations, mais pour essayer de diminuer son importance. L'inconnu, c'est *l'ignorance*. Le connu, c'est *la science*. Il n'y a qu'un seul moyen de restreindre l'ignorance ou inconnu, c'est d'augmenter la science, c'est à dire les connaissances physiques.

— Bon. Je veux bien admettre qu'il n'y a pas de métaphysique.....

— C'est très gentil de ta part.

— Je veux bien admettre provisoirement l'éternité de la substance.....

— Nef, tu es tout à fait aimable.

— Toi, Nonc, tu te paies ma tête. Mais comment m'expliqueras-tu que l'Univers, tel que nous le percevons, la terre et ses habitants ne sont pas autre chose que des transformations de la substance, c'est à dire de la matière et de l'énergie ?

— Nef, je ne me paie pas ta tête. Tu es un petit bonhomme admirable. Ouvre des bouquins, suis des cours. Tu apprendras quelles sont les théories les plus raisonnables en l'espèce. Ces théories reposent sur l'observation, l'expérience et le raisonnement.

— Quelles sont elles ?

— As-tu entendu parler du système de Laplace ?

— Oui. Je sais que Laplace rend compte de la formation et de l'évolution des mondes dans l'espace au moyen d'explications physiques. Je connais la théorie des nébuleuses et du système solaire.

— Sais tu que depuis Laplace toutes les découvertes de la science viennent confirmer l'unité et l'indestructibilité de la substance ?

— Oui, mais enfin pourquoi l'Univers existe-t-il ?

— Mais, mon vieux, *l'Univers n'est pas autre chose que l'ensemble de toute la substance*. La substance se répartit de manières variant à l'infini. Son total peut être considéré comme restant le même. *L'Univers à un moment donné est l'état de la substance à ce moment donné.* **L'UNIVERS ACTUEL EST L'ÉTAT ACTUEL DE LA SUBSTANCE.**

— Alors, suivant toi, nous n'avons pas autre chose à faire qu'à essayer de nous expliquer les *transformations de la substance*.

— Nous devons aussi essayer de nous rendre compte de la *constitution de la substance*. C'est là le grand problème. Nous ne pourrons le résoudre que par le progrès, de l'observation, de l'expérience et du raisonnement. Toutes les fois que l'on observe bien, que l'on expérimente bien et que l'on raisonne bien, on fait un pas vers la solution. C'est déjà beaucoup, au sujet de la formation et de l'évolution des mondes, d'être arrivé à imaginer une hypothèse (supposition) que tout vient confirmer tous les jours. L'hypothèse de Laplace est confirmée par l'expérience de Plateau, par l'aplatissement de la terre aux pôles et son renflement à l'équateur (preuve de rotation et explication possible de fluidité antérieure) par la spectroscopie, par la découverte de la planète Neptune (confirmation des lois de gravitation) par les expériences de Crookes, etc. etc.

— Bon. Je conçois qu'on peut expliquer la formation des mondes par la transformation de la substance dans l'espace.....

— Et tu peux ajouter dans le temps. Seulement il ne faut pas oublier que l'espace et le temps sont des conceptions de notre esprit et qu'elles dérivent de notre relativité. Nous approfondirons cela en une autre occasion. Continue.

— Si je m'explique la formation des mondes par la transformation de la substance, ce que je comprends moins, c'est l'apparition de l'homme tout d'un coup sur la terre.

— D'abord l'homme n'est pas apparu tout d'un coup sur la terre. Il s'agit d'une évolution lente de la substance, évolution qui dure depuis des milliers de siècles, et même depuis toujours.

— Explique-moi cela, Nonc.

— Volontiers, mais pas aujourd'hui. Réfléchis d'abord à tout ce que nous venons de dire et reviens me voir bientôt. Nous avons essayé de comprendre aujourd'hui ce qu'est « *l'Univers* », c'est à dire l'ensemble de la substance. Il importe ensuite d'avoir une idée bien nette de cette portion de l'Univers qui est « le système solaire ». Nous pourrons alors étudier cette portion du système solaire qui est « la Terre ». Et enfin cette portion de la Terre qui est « l'humanité ». Cela te va-t-il ?

— Très bien. Au revoir, Nonc.

— Au revoir, mon vieux.

PARAF-JAVAL.

(*A suivre*).

Bulletin d'abonnement au journal l'*Anarchie*(1)

CAMARADES,

Je m'abonne (2) pour un an, ci-joint. . . . . 6 francs
— pour 6 mois — . . . . . 3 »
— pour 3 mois — . . . . . 1 fr. 50 au

journal l' « Anarchie » que vous voudrez bien m'envoyer régulièrement à l'adresse ci-dessous :

M _____

_____

_____

(1) Adresser à A. MAHÉ, 30, rue Muller.

(2) Biffer les deux termes inutiles. *(A DÉTACHER)*

Les Intellectuels nous quittent ! !

Un « intellectuel » Bergerat, Emile, employé au journal l'*Eclair*, a, dans le n° 5961, d'une plume légère, croqué le rapport d'Antisthène (1) à Marius Jacob (2), des cyniques aux anarchistes.

Jacob ne serait qu'un partisan de Diogène dégénéré et les anarchistes en général, des cyniques. Si l'on ne savait les employés obligés de travailler dans la direction donnée par le patron, on pourrait se demander quel idiot est ce Bergerat, mais je ne crois pas son ignorance si grande.

Le peu qu'il a appris dans les manuels classiques sur les philosophies grecques ne peut lui garnir le cerveau au point qu'il n'y ait plus place pour les philosophies présentes.

N'en déplaise à cet homme si la philosophie anarchiste se rattache à quelque philosophie grecque c'est plutôt à celle d'Epicure (3) qu'à celle de Diogène.

Pour parler comme Bergerat, les anarchistes ont parfois l' « embouchure du tonneau » facile et leurs critiques ont beaucoup de rapport avee celle des cyniques surtout en ce qui concerne les foules et les intellectuels, les flatteurs du troupeau.

Loin d'être contre le plaisir et la jouissance les anarchistes cherchent à cultiver le bonheur par tous les moyens possibles. Ils ne rejettent pas les commodités de la vie ; il est vrai qu'ils tienneut pour bon qu'une certaine retenue dans l'usage des plaisirs leur conserve une saveur meilleure.

L'élite, dit Bergerat, Emile, s'écarte de nous sitôt que nous mettons en pratique notre philosophie. Grand bien nous fasse. Il ne nous apprend rien. Philosopher sous les portiques, tolstoiser dans un palais, évangéliser dans un Vatican, renaniser dans une Sorbonne, sont choses communes auxquelles viennent applaudir, délicieusement émues, ces dames de la Haute. Cela nourrit son homme et ne dérange pas l'ordre social. Aux engueulades plus ou moins parfumées d'un Bruant, Aristide, d'un France, Anatole, ou d'un Barrès, Maurice, passe, sur l'épiderme, un petit frisson. Pendant la demi-heure de lecture ou d'audition on philosophie, on méprise la richesse on souffre de la misère sociale, et l'on rentre en automobile chez soi ou l'on appelle son laquais pour replacer son oreiller.

Puis dans leur maturité, nos engueuleurs s'assagissent, tracent leur vie, deviennent socialistes ou nationalistes, ils n'ont rien déraciné et M. Bergeret (1) marie sa fille à un officier ou quelque chose comme cela. Merci des intellectuels, c'est trop dangereux, j'aime mieux les cambrioleurs d'Amiens, encore qu'ils ne me paraissent être que des engueuleurs d'occasion et de circonstances, eux aussi.

L'employé de l'*Eclair* n'est, par exemple, qu'une pâle copie des maîtres cités, il ne nous donne même pas le frisson ; il est rasant tout simplement.

Cet homme « prenant la position de boxe renforcée de savate » n'est pas scientifique pour un sou, une balle de revolver (agent Pruvost) l'enverrait constater de visu le paradis dont il nous parle.

Il serait désireux pour ses maîtres que nous fussions des cyniques, que nous nous contentions d'une croûte de pain, de coucher dans quelque trou. Les anarchistes ne sont pas cela, ils veulent vivre la vie la meilleure, la plus belle, la vie que peuvent vivre les hommes de l'époque actuelle profitant de l'apport scientifique des hommes qui les ont précédés.

Ils veulent leur part de richesse économique, et le vent des paroles évangéliques ou philosophiques n'est plus pour les satisfaire. Ils veulent leur part et sont prêts à la prendre.

Les lieux communs contre les bourgeois, les juges, les rentiers que Bergerat appelle « les postillons de la salive anarchique » sont les lieux communs des politiciens de toute espèce, de ses amis, qu'il ne s'y trompe pas et suivre la foule est le propre des intellectuels, des valets de plume.

Ce ne sont pas des invectives, ni même des cambriolages qui peuvent nous satisfaire, c'est un travail d'une autre envergure que les laquais ne peuvent pas comprendre.

Albert Libertad.

(1) Antisthène (424-352 av. l'ère actuelle) né à Athènes. Disciple de Socrate, il fonda plus tard la philosophie cynique appelée ainsi soit parce qu'ils vivaient comme des chiens (*cynus*) soit du nom d'une des portes d'Athènes appelée des Cynosargues et près de laquelle ils se réunissaient. Les principaux philosophes de cette secte furent Diogène et Cratès.

(2) Jacob, exerçant le métier de cambrioleur, a été pris à Abbeville par des gens exerçant le métier de gendarmes et condamné par des gens exerçant le métier de juges, aux travaux forcés à perpétuité. Sa critique sur l'organisation actuelle est un modèle du genre.

(3) Epicure (341-270 av. l'ère actuelle) né à Athènes. Il enseigna le premier la théorie des atômes, il faisait consister le bonheur dans la vertu, c'est à dire dans l'usage logique de tous ses sens.

(1) M. Bergeret, héros de plusieurs livres d'Anatole France, un des quarante de l'*Académie française*.

EN ESPAGNE

La population se désole à Madrid. La catastrophe des réservoirs a fait tant et tant de victimes.

Les économies sur les matières premières, sur le véritable ordre, sont cause de terribles accidents. Mais les grosses prébendes ont été augmentées et les actionnaires ont touché leur tant pour cent régulièremeut. Le roi, le jeune roi, se balade à Valence où il est reçu sous des arcs de triomphe. Les acclamations de la foule l'accompagnent.

A Madrid, la foule se lamente ; à Valence, la foule se réjouit. Dans l'un et l'autre cas elle a le ventre vide ; les maîtres ont le ventre plein.

Le roi qui représente la nation, les actionnaires qui la volent, les officiers qui l'assassinent, les prêtres qui l'abrutissent, sont assis au banquet de la vie... Ceux qui produisent, à genoux, pleurent ou ricanent, supplient ou acclament.

Mais, cette note porte en tête « En Espagne » et cette critique dernière est bonne pour tous les pays de la terre.

MATAR.

Chez les Chats-Fourrés

Considérant que nul ne peut juger son prochain, ce n'est donc que dans un sens relatif qu'il faut prendre les termes des articles qui paraîtront sous ce titre général.

AFFAIRE PHILIP

Après treize longs mois de prévention, notre camarade Albert Philip, comparaissait lundi et mardi devant la cour d'assises.

Il était accusé d'avoir participé d'une manière active aux attentats de Liège, l'an dernier.

Des témoins à charge, un seul le reconnut formellement. Philip avait d'ailleurs déclaré lui-même avoir été acheter, chez ce témoin, l'acide picrique dont il ne connaissait pas les propriétés chimiques, pour son ami Lambin qui voulait disait-il continuer sse expériences de laboratoire.

Bonjean, le juge d'instruction belge qui a recueilli les accusations des condamnés de Liège contre Philip, vint communiquer aux jurés les résultats de son enquête, contrairement à la loi française qui veut que l'accusé discute avec ses accusateurs les faits qui lui lui sont reprochés.

Après l'audition des témoins à décharge qui viennent dire que Philip était un bon et brave garçon, trop bon, puisque ayant hérité de sa grand'mère tout cet argent fut donné à des camarades besogneux, le procureur général prit la parole.

Je ne sais rien de plus odieux que ce rôle d'accusateur à outrance. Lorsqu'il nous parle contre la propagande par le fait' qu'il demande l'application de la loi, que fait-il lui-même, sinon de la propagande par le fait au bénéfice de la société bourgeoise qu'il est censé défendre.

Vous n'arriverez, dit-il, à aucun résultat par la violence, c'est une utopie que de vouloir transformer la société au moyen des bombes. Ce à quoi Me Wilm répond dans sa plaidoirie que le procureur général lui-même, les magistrats, les jurés, siègent en vertu d'une loi établie par un gouvernement né de la violence, en 1789, 1848, 1871.

Les jurés se retirent pour délibérer. Après deux longues heures, ils rentent, et le président lit les réponses aux 26 questions posées, 20 non, 6 oui.

Le procureur général à la fin de son réquisitoire avait admis les circonstances atténuantes. Dans leur imbécilité, pour se faire, les jurés ont répondu non pour la première bombe posée, alors que Philip était à Liège et oui pour la deuxième alors qu'il était à Paris lors de son explosion. C'est l'incohérence.

Philip est condamné à 15 ans de travaux forcés.

Sa mère qui, pendant la délibération du jury espérait avec nous un acquittement, est partie désespérée.

Dans la relativité des lois, cette condamnation est imbécile et injuste et nous ne pensons pas que Me Wilm, reste sur cette décision judiciaire, l'erreur du jury est par trop patent. Il appellera en cassation.

A Travers les Réunions

Ce jeudi, dès sept heures et demie, les flics et les anarchistes se croisent avec aménité, dans la rue Danton. Dès neuf heures, la grande salle des Sociétés savantes est pleine. Les prix les plus bourgeois avaient été faits, mais il faut croire que les organisateurs n'étaient point trop sévères, car on voit des figures d'apaches aux places à 2 fr. 50. Certes, le débat promettait d'être intéressant et les titres choisis par les deux partenaires étaient bien faits pour attirer le public qui veut s'instruire.

Presque côte à côte, les deux diseurs paraissent. Sans les connaître, on les devine. Ce grand, maigre, aux traits à angles droits, alerte, c'est Paraf-Javal, le mathématicien, le scientifique et l'autre, ce gros, au ventre fait pour l'écharpe, au visage fatigué, aux traits empâtés par tous les abus, c'est le Député, c'est Meslier.

Paraf-Javal commence l'attaque. Il est en verve, il a le mot juste, précis et *l'Absurdité de la politique et des méthodes non-scientifiques* apparaît aux yeux de tous. A côté de cette logique, il montre le côté écœurant et ridicule du suffrage universel et lui oppose la douceur et la poésie de la méthode anarchiste.

Que va répondre Meslier ?...Ceux mêmes qui connaissent son talent oratoire se demandent par quels tours de faiseur il va pouvoir répondre. Il le sent lui-même. Il voudrait bien se dérober. Il saute, comme un noyé sur une bouée de sauvetage, sur chaque interruption d'un camarade maladroit. Il va bien loin ,bien loin, il parle des époques secondaires, tertiaires, quaternaires, mais il ne sait que dire sur la *Valeur relative de la politique*. Il nous sert pourtant les vieux arguments du P. O. S. R. : le voyage gratuit sur les lignes de chemins de fer, l'attrait du titre de député sur la foule, la possibilité d'intervenir en faveur de cemarades aux prises avec la police, etc.

Paraf-Javal revient alors à la charge. Il montre l'incohérence des votes de Meslier, en particulier, afin dè donner un exemple et pour que ce dernier puisse donner des explications. Entraîné par le sujet, il a le tort de ne pas être assez bref et Meslier, cette fois, se dérobe derrière le peu de temps laissé pour sa réponse. Logiquement, après cette défaite intéressante et sans acrimonie, Meslier ne peut que lâcher cette fonction inutile de député et tous les vices qui l'accompagnent.

—×—

Samedi dernier, de grandes affiches nous appellent à Belleville, pour protester contre la venue en France du petit Alphonse d'Espagne.

Les orateurs désignés n'avaient pas été informés selon le protocole révolutionnaire, aussi n'étaient-ils pas là. Ch.Malato ne savait pas si c'était trop tôt ou trop tard, Liard-Courtois était tellement ému qu'il craignait d'être malade, Miguel Almereyda et Yvetôt préparent le Congrès de la *branche française* de l'A. I. A. en dignes sans-patrie.

Roger Sadrin seul, est là. Un peu sentimentalement il parle contre Alphonse et rappelle les souffrances infligées à Montjuich. Il pense que l'exiguïté de la salle a rebuté les grands orateurs inscrits.

Un camarade lui succède et déclare que toute la famille des Capets étant expulsée, Alphonse Capet ne peut rentrer en France sans nouvelle loi et prie tout citoyen français d'appliquer lui même la loi.

Il admire le socialisme patriotique des articles de la *Petite République* à propos du voyage de ce rejeton royal.

Un autre voit dans cette venue une affaire financière.

C'est tout. La Compagnie des Omnibus a abrité quelques policiers qui apparaissent ridicules. Il n'y a personne à assommer. Ce public là ne gueule même pas l'*Internationale*.

LE BALADEUR.

CE QU'ON PEUT LIRE

Sous ce titre nous donnons comme un catalogue résumé, mais pourtant non définitif. Chacun des livres et des brochures porté ici sera analysé et il en sera fait une critique.

En outre de ces livres, nous nous mettrons à la disposition des camarades pour toute commande de librairie. Il est bien entendu que nous réserverons une bonne part de l'économie ainsi réalisée pour les besoins de notre feuille.

La Morale anarchiste. — Aux Jeunes Gens. — Anarchie et Communisme. — Organisation de la Vindicte. — Brochures à 0 fr. 10, par *P. Kropotkine*.

Les Temps Nouveaux. — Broch. à 0 fr. 25, par *P. Kropotkine*..

Patrie. — Guerre. — Caserne. — Broch. à 0 fr. 10, par *Charles Albert*.

Immoralité du Mariage. — Broch. à 0 fr. 10, par *René Chaughi*.

La Substance Universelle. — Br. à 1 fr. 25, par *Paraf-Javal*.

Le Libre Examen. — Broch. à 0 fr. 25, par *Paraf-Javal*.

L'Absurdité de la Politique. — Br. à 0 fr. 15, par *Paraf-Javal*.

L'Anarchie et l'Eglise. — A mon frére le Paysan. — Br. à 0 fr. 10, par *Elisée Reclus*.

Les Documents socialistes : 0 fr. 25, broch. par *A. Dal*.

Autour d'une Vie, *P. Kropotkine*. — La Société Future ; L'Individu et la Société, *J. Grave*. — Dieu et l'Etat, *Bakounine*. — La Conquête du Pain, *P. Kropotkine*. — Volumes à 2 fr. 75.

Organisation, Initiative, Cohésion. — La Panacée-Révolution. — Le Machinisme. — Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire. — La Colonisation. — Br. à 0 fr. 10, par *J. Grave*.

Les Déclarations d'Etiévant, prem. et deux., 0 fr. 10 chaque.

Il est évident que les frais d'envoi grèvent ces prix.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Nous insérerons sous cette rubrique les communications des camardes. Comme nous l'avons dit nous ferons, sans nul doute, une sélection assez étroite, dans cette insertion.

Nous ne voulons pas nous amuser à insérer, pour des raisons de vente, des communications de toutes sortes ; mais il est entendu que nous ne nous poserons pas en censeurs de celles que nous donnerons. Et nous ne recommandons aux camarades que d'être le plus concis possible.

Naus désignerons aussi les endroits où une contradiction nous paraîtrait utile.

Causeries Populaires du XVIIe, 30, rue Muller. — Lundi 17 avril, à 8 h. et demie, *Notre travail*, discussiou de tous.

Jeudi 13-20 avril, à 9 h., *Cours d'espagnol*.

Causeries Populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 19 avril, à 8 h. et demie, *La Radiation* (5), par le camarade Paraf-Javal.

Causeries Populaires de Courbevoie, 17, place Charras. — Tous les 2e et 4e samedis, à 8 heures et demie, *L'Univers*, *Le Transformisme universel*, par le camarade Paraf-Javal.

La Camaraderie, causeries populaires du XIVe, 13, rue de la Sablière ; jeudi 13 avril, à 8 heures et demie, *L'hygiène d'autrefois*, par le camarade Deffins.

Causeries Populaires du Ve, 303, rue St-Jacques ; jeudi 13 avril, à 8 h. et demie, discussion entre camarades.

Composée par des camarades.

La gérante : A. MAHÉ.

Imprimerie des *Causeries Populaires*
A. Libertad.